

51455

POUR SURVIVRE

Mars 1944

GRANDEURS ET MISÈRES D'UNE SURVIVANCE

par

l'abbé ADRIEN VERRETTE

Le Comité Permanent de la Survivance française en Amérique,
Université Laval — Québec
Canada

en collaboration avec

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

Communauté d'agglomération de La Rochelle

Vol. VI, No 2

51455c
POUR SURVIVRE

Mars 1944

51455c

GRANDEURS ET MISÈRES

D'UNE

SURVIVANCE

par



l'abbé ADRIEN VERRETTE

Le Comité Permanent de la Survivance française en Amérique,
Université Laval — Québec
Canada

en collaboration avec

MANIOC.org

Médiathèque Michel-Crépeau

La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec

Communauté d'agglomération de La Rochelle

LES TRACTS

DU COMITÉ DE LA SURVIVANCE FRANÇAISE

NOUVELLE SÉRIE DU BULLETIN PÉRIODIQUE POUR SURVIVRE

Numéros parus à date:

- Vol. V, No 1:—"True Answers to true problems", par Son
mars Excellence Mgr Francis C. Kelley, évêque
1943 d'Oklahoma City, É.U., 30 pages.....
- Vol. V, No 2:—"L'Acadie Contemporaine", par Son Excel-
avril lence Mgr Norbert Robichaud, archevêque
1943 de Moncton, N.B., 24 pages..... (épuisé)
- Vol. V, No 3:—"La Coopération, facteur de survivance fran-
mai çaise", en collaboration avec le Conseil Supé-
1943 rieur de la Coopération, 48 pages.....
- Vol. V, No 4:—"Explorateurs français du Continent nord-
sept. américain, par M. l'abbé Albert Tessier,
1943 (avec illustrations), 40 pages.....
- Vol. V, No 5:—"Les valeurs nationales et économiques du
nov. Tourisme", par M. l'abbé Albert Tessier,
1943 52 pages.....
- Vol. VI, No 1:—"La femme dans l'histoire du Canada", com-
janvier mentaires du calendrier de la Survivance
1944 française (1944), par M. l'abbé Albert Tessier;
illustrations de Rolland Boulanger, 48 pages.
- Vol. VI, No 2:—"Grandeurs et Misères d'une Survivance", par
mars M. l'abbé Adrien Verrette, 24 pages
- 1944

*Le prix de vente de ces tracts est de \$0.10 l'unité; \$1.00 la douzaine;
\$7.00 le cent; \$60.00 le mille.*

“GRANDEURS ET MISÈRES D’UNE SURVIVANCE” (1)

Pour un Franco-Américain authentique, c’est toujours une occasion de profonde consolation, que de venir retremper et vivifier son âme au contact des grands spectacles de notre commune histoire, dans cette cité si accueillante de Champlain. Je suis donc très reconnaissant aux officiers de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec qui me fournissent à nouveau ce bonheur en m’invitant à ce dîner-causerie. C’est avec un cœur presque québécois que je me présente à vous, bien que par toutes les fibres de mon être, je sois passionnément attaché à ma glorieuse patrie, les États-Unis.

Je crois me faire le fidèle interprète de mes compatriotes en vous apportant, à vous, frères de Québec, un salut bien fraternel. Il est bien évident que, si nous voulons ensemble conserver, développer et étendre notre vie française sur ce continent, il nous faut sérieusement songer à une plus étroite collaboration. Car, pour nous comme pour nos pères, l’horizon est chargé de graves responsabilités qu’il nous faut envisager courageusement, puisque nous sommes les continuateurs d’une grande œuvre qui ne doit pas mourir.

Vous trouverez donc bien naturel qu’un modeste apôtre d’outre-frontière, invité à votre table, vous entretienne avec franchise de cet étrange phénomène qu’est la vie franco-américaine. Nous pourrions peut-être intituler ces propos “*Grandeurs et misères d’une survivance*”.

(1) Au dîner-causerie de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, le 2 février 1944.

Ma première visite à Québec, remonte à vingt-trois ans. Vous me pardonnerez ce souvenir. J'étais alors tout jeune prêtre et seul, n'y connaissant pas une âme, j'abordais votre belle cité avec cette pensée qu'étant fils d'émigrés de vos campagnes, j'avais bien le droit, sinon l'obligation d'accomplir ce pèlerinage au berceau de ma race. Je vous avouerai que j'ai gardé de ce premier séjour une mémoire réconfortante et émue, tant j'emportais de ce sanctuaire la satisfaction et la joie de m'être abreuvé à la source même de cette vie catholique et française qui m'avait été transmise.

Et puis, j'avais senti le besoin de cette prise de contact avec le passé de mes pères. Je voulais respirer sur place pour m'en mieux pénétrer cette mystique qui avait façonné mes devanciers. Né dans un foyer foncièrement franco-américain, n'ayant jamais jusqu'à ce jour adressé une seule parole à mes parents dans une langue autre que la française; formé par des maîtres qui m'avaient appris à aimer et à apprécier la valeur et la richesse incomparable de notre patrimoine culturel; désireux comme prêtre de me consacrer au bien-être religieux et social de mes compatriotes, je voulais au seuil de ma carrière sacerdotale préciser et fixer mon état d'âme.

Aussi, c'est auprès de votre vénéré et regretté cardinal Bégin que je vins chercher lumière au cours de cette première visite. Je fus accueilli comme un enfant de la maison et je puis vous assurer que je quittai le palais cardinalice très réconforté. Je garde encore jalousement comme devise de vie ces dernières paroles que m'adressait le vénéré primate : "Vous êtes jeune, vous avez une belle mission à remplir auprès de vos compatriotes pour les soutenir dans la Foi et nos belles traditions."

Vous pouvez donc comprendre comment il se fait que je suis au milieu de vous aujourd'hui. Je puis l'affirmer bien humblement, sans le moindre fanatisme, sans étroitesse d'esprit ou de cœur, avec la ferme conviction que je suis avant tout, prêtre du Christ, je n'ai pas souvenance d'avoir jamais posé un seul acte ou d'avoir prononcé une seule parole qui fut au détriment de notre trésor culturel. C'est ainsi que je conçois la fidélité à nos hérédités, une affaire de tous les instants. Et s'il était décrété, dans les secrets de l'avenir, que le verbe français dussé disparaître de la face de mon pays, je voudrais être le dernier à chanter avec d'immortels accents tout le bonheur et tout le bien qu'a fait germer cette incomparable civilisation qui nous a enfantés à la Foi du Christ et à son apostolat.

I

Cette vie franco-américaine, qui a nécessité et qui exige encore tant de sacrifices pour conserver sa fragile enveloppe dans le creuset hypnotisant d'un pays immensément riche, entreprenant, matérialiste et jouisseur, étranger à toutes nos appartenances spirituelles, nos pères l'avaient apportée dans leur cœur en franchissant la frontière au milieu du siècle dernier. Il n'est peut-être pas nécessaire de nous apesantir sur les humbles et déjà lointains aspects de cette aventure. Mais il ne faut pas non plus en bannir la mémoire de nos âmes. Comme on nous l'a bien dit *"ce passé d'hier, d'apparence plus modeste, combien il est noble toutefois par cette opiniâtreté d'un peuple de paysans et d'ouvriers exilés à ne rien abdiquer de son âme, afin de reconstruire ici des îlots de grande civilisation."*

Avec le recul de l'histoire, nous pouvons aujourd'hui facilement comprendre le sourire et le ridicule

même que provoquaient ces déversements répétés d'émigrés, qui traînaient derrière eux, avec leurs nombreuses familles, toute leur fortune ficelée dans une pièce d'étoffe ou dans une misérable valise. Nous expliquons volontiers ce complexe de supériorité que revêtaient les débarqués de la veille, dans les mêmes circonstances, mais eux déjà installés et jouissant de l'éblouissant mirage d'un pays neuf, en pleine croissance économique. Puis nous savons que nos pères, ignorant la langue du pays et ses mœurs protestantes, la plupart de pauvres indigents, ne pouvaient pas se fixer partout, mais qu'il leur fallait souvent s'entasser dans de misérables galetas, en attendant le jour où tous les bras de la famille auraient gagné assez pour acheter les premières pièces du mobilier. Elles sont émouvantes ces évocations qui nous redisent la foi de ces artisans, s'imposant tous les sacrifices pour demeurer fidèles à la pratique de leur sainte religion et le dimanche, pratiquant la relève et l'échange des vêtements pour ne pas manquer la messe.

Mais, je vous le demande, y a-t-il déshonneur à voir ces courageux tâcherons, dépourvus de tout, recommencer sur une terre étrangère ce que leurs ancêtres avaient déjà accompli une fois après les épuisements de la conquête ? Et puisqu'ils étaient atteints de la folie de la dispersion, le plus étonnant n'est-il pas que, munis du seul bagage de leur honnêteté et de leur courage, ils aient réussi à se tailler sur l'immense promontoire de la Nouvelle-Angleterre, et cela en moins d'un siècle, des institutions florissantes et vigoureuses et une économie de vie religieuse et culturelle qui constituent un des mystères de notre époque !

Je le sais bien, pour bercer et endormir leur misère, les plus enthousiastes pouvaient bien écouter la voix

du passé qui leur rappelait “*qu’il n’est pas un de vos fleuves, peut-être qui ne vous rende une rumeur française*”. Mais à cette heure difficile, il fallait surtout assurer la bouchée de pain de chaque jour et nous devons reconnaître que ces intrépides bâtisseurs ont été grands et héroïques dans leur aventure, leur tâche fut dure, elle fut souvent ingrate. Et nous de la présente génération, nous leur devons une éternelle reconnaissance pour avoir élaboré patiemment et solidement des assises de vie française qui font aujourd’hui notre grand bonheur et qui attestent la noblesse de leur détermination.

II

Ce qui vous intéresse peut-être davantage, c’est bien de connaître la situation présente des Franco-Américains, les descendants de ces admirables fondateurs. Comment se portent-ils ? Ont-ils foi en l’avenir ? Veulent-ils survivre ? Vous avez là tout notre problème de survivance.

Disons-le avec empressement, la masse de notre peuple, malgré les infiltrations, est encore saine et bien disposée. Et dans nos grands centres, postes de réserve et de ravitaillement, c’est par six, sept et jusqu’à huit que vous comptez les paroisses exclusivement franco-américaines où le prône, le sermon et les prières sont donnés en français. Chaque dimanche, nos églises se remplissent quatre, cinq et six fois. C’est que nous sommes encore plus d’un million en Nouvelle-Angleterre et nous comptons une soixantaine de villes où la population franco-américaine s’élève de trois à trente-cinq mille âmes, ce qui porte à plus de deux cents le nombre de nos paroisses, dont plusieurs qui sont d’imposants monuments de Foi et d’action religieuse.

Nos prêtres fondateurs furent presque tous du Québec. Vos évêques nous les cédèrent avec une générosité magnanime. Notre clergé est en grande majorité, aujourd'hui, né au pays et il se renouvelle à peu près normalement. Vos séminaires ont formé bon nombre de nos apôtres. Aujourd'hui, le plus grand nombre de nos séminaristes fréquentent les institutions du pays.

A tout compter, notre vie paroissiale ressemble beaucoup à la vôtre. Elle est la fontaine vivante où viennent se rafraîchir chaque dimanche nos populations pour recommencer chaque fois les grandes tâches de la vie chrétienne. Et en plusieurs endroits, à la sortie de l'église, nous voyons chez nous comme chez vous de pieuses commères qui passent et repassent, entre elles, sur les grains de leur chapelet, tous les événements de la semaine et de la paroisse. Il y a aussi le groupe attardé des fumeurs dont s'honore tout établissement paroissial digne du nom.

Oui, nos églises, nos sanctuaires, qui gardent le Christ vivant près de nos foyers, demeurent toujours nos plus consolants appuis de survivance. Comme nous l'enseigne Mgr L.-A. Paquet, à l'ombre de nos clochers, nous apprenons chaque jour *"qu'autant l'Église se montre soucieuse de réprover tout mouvement contraire au devoir de loyauté et qui implique la révolte, autant elle est heureuse de marquer, pour les saines libertés des peuples et pour leurs justes revendications ethniques, un souci bienveillant qu'elle pousse jusqu'à la protection, et qui atteste son amour du droit."*

Vient ensuite, dans l'économie de notre résistance, l'école. Nous sommes très heureux de posséder nos nombreuses écoles paroissiales bilingues. Elles sont pour nous d'une importance vitale. La plupart ont été fondées et sont encore dirigées par des commu-

nautés enseignantes de chez vous. Leur utilité pour nous se maintiendra dans la mesure où nous pourrons garder à ces écoles une atmosphère véritablement française.

Mais, dans le domaine de l'enseignement, nous ne sommes pas favorisés comme vous. Car, permettez-nous cette constatation, en ces dernières années, vous avez fait des progrès remarquables. Il est évident que vous vous acheminez vers la virilité intellectuelle.

Votre enseignement s'étend du primaire à l'universitaire inclusivement. Vous possédez des institutions de premier plan, dirigées par des équipes de savants professeurs qui préparent votre jeunesse à toutes les carrières et tout cet enseignement se donne en français.

Pour nous, la situation est autre. Au primaire, si l'enfant apprend les éléments de sa langue maternelle, il reçoit déjà un fort dosage d'anglais et les connaissances pratiques et utilitaires de la vie lui sont transmises dans la langue du pays. Le maintien dans la classe du climat français nécessaire pour adapter la formation de l'enfant à son hérédité culturelle dépend du zèle de l'institution.

Au secondaire, dans la trentaine de nos "high schools" ou académies, sauf d'heureuses exceptions, le français n'est plus la langue véhiculaire mais bien une simple matière inscrite au programme comme la géométrie ou la géographie. Si l'élève conserve toujours sa langue maternelle, il ne la considère plus comme un facteur indispensable et naturel dans sa formation et son rayonnement intellectuel.

Dans le domaine des sciences supérieures, religieuses ou profanes, à moins que nos étudiants vien-

ment s'inscrire à vos facultés, ils devront fréquenter les universités ou les écoles supérieures du pays. Là encore, sur les hauteurs du savoir, leur intelligence s'épanouira dans un climat absolument étranger à leur culture.

Vous pouvez donc facilement comprendre combien notre situation est difficile et comme nous sommes paralysés dans la préparation de nos chefs intellectuels, penseurs, écrivains, journalistes et même professionnels. Est-il possible de remédier à cette situation et de former chez nous, dans une certaine mesure, des hommes qui soient pour nous de véritables valeurs dans leur spécialité tout en étant des âmes vigoureusement éprises de l'esprit français ? Ce problème sera pour nous en voie de règlement, le jour où nous posséderons une université, bien à nous.

Aurons-nous jamais une université franco-américaine ? Rêve et chimère diront certains. Mais puisque nous voulons grandir, est-il déjà trop tôt pour y songer ? Qui aurait pu prévoir que nous aurions un jour un collègue, bien à nous, qui s'efforce de remplir sa mission culturelle au milieu de notre jeunesse, le collègue de l'Assomption à Worcester. Et qu'est-ce qui empêcherait cette institution, maintenant solidement assise, d'établir modestement quelques facultés, qui, avec le temps, se prêteraient tout naturellement à l'organisation définitive de ce foyer d'enseignement supérieur.

Qui sait, si un jour, à tous les ferments sérieux qui composent les éléments de notre survivance culturelle, la Providence n'inspirera pas, pourvu que nous le voulions, cette décision de créer un institut supérieur ou universitaire qui deviendrait le centre

illuminateur où se forgeraient les esprits et les cœurs qui ont pour mission de garder toujours étincelant et vivant, au sein de notre vaste patrie, le flambeau de cette civilisation française dont nous sommes les continuateurs et les possesseurs attitrés. Ce jour-là, nous le croyons, de tous les coins de la Nouvelle-Angleterre, les tombeaux de nos courageux devanciers se dresseraient dans une attitude de fière glorification pour bénir notre destin, car nous aurions alors fixé sur des hauteurs imprenables et conquérantes cette humble mais immortelle semence de vie qu'ils avaient eux-mêmes jetée en terre au matin de leur grande aventure.

Ne désespérons pas cependant, car si nous ne jouissons pas encore de toute cette splendeur, depuis près d'un siècle bientôt des milliers et des milliers de petits franco-américains se glissent toujours sur les bancs de nos écoles, à la cadence de vocables français et des centaines de femmes courageuses, à l'âme héroïquement apostolique, se penchent chaque jour sur ces petits êtres pour faire vibrer dans leur cœur toutes les douceurs de cette parlure qui fait aimer et croire. Et si dans le domaine de notre enseignement nous avons nos épreuves et nos misères, n'oublions pas que le destin s'acharne souvent à aiguillonner les gardiens des plus grands trésors spirituels de la vie pour les incliner à de plus éclatants rendements. Prions plutôt pour que tous ceux et celles qui sont appelés à former les intelligences et les cœurs de nos enfants ne renoncent jamais à ces formules qui ont donné tant de bonheur à nos foyers.

Car enfin, de ces modestes sanctuaires, nos chefs et nos apôtres ont reçu la première étincelle qui alluma le feu de leur dévouement. Que dire, en

ces jours tragiques que nous vivons, des légions de nos héros qui, formés à cette mystique, ont porté sur tous les champs de bataille cette ferveur du dévouement à la patrie, ce ferment de vertu et de grandeur qui proclame à la face d'un monde bouleversé et secoué par l'égoïsme et le péché, que le bonheur de l'individu comme celui de la famille et de la collectivité repose toujours sur cette armature spirituelle, faite d'hérités culturelles et religieuses qui fait aimer, respecter et triompher les droits de Dieu sur la vie. A la lumière de notre généreuse participation au drame de cette souffrance mondiale, nous, Franco-Américains, nous avons droit, il nous semble, de proclamer bien fièrement, comme nos pères, qu'avec des cœurs vraiment catholiques et français, nous n'avons pas pour cela oublié que nous devons être de grands citoyens et de formidables défenseurs de la patrie et de la civilisation.

III

Dans un pays comme le nôtre, de facture hétérogène et dominé par la culture anglo-saxonne, il est entendu que notre minorité ne peut pas jouir du libre exercice de sa langue dans tous les domaines officiels. Au prétoire, au parlement, dans les affaires, l'industrie, le commerce, à la tribune, puisque nous frayons avec tous les éléments, nous devons nous entretenir dans la langue commune du pays.

Il y a donc là une séparation complète entre notre idéal particulier et celui de ceux avec qui nous vivons. Et nous comprenons que notre vie française, même si elle est tout à fait légitime et protégée par les droits naturels et constitutionnels, est en quelque sorte en marge de la vie américaine tout court.

Nous reconnaissons aussi que notre attitude de survivance et notre ferveur à la maintenir peuvent, à la longue, indisposer ceux qui ne nous comprennent pas ou qui ne veulent pas nous aimer et susciter ainsi ces hostilités et ces conflits périodiques dont nous souffrons.

Et comme on l'a écrit, dans pareil cas, *“pour administrer leur patrimoine, les minorités ethniques doivent fonder des œuvres, des organismes indépendants. Rien de tout cela ne se fait sans exiger du dévouement, sans occasionner des luttes, des sacrifices coûteux, qui répugnent fatalement au plus grand nombre, à tous ceux qui préfèrent la paix à l'action militante, qui mettent leur intérêt personnel au dessus de l'intérêt commun”*. Ceci explique qu'en plus de notre vie paroissiale et de notre enseignement bilingue, nous avons édifié une variété d'œuvres nécessaires à la manifestation de notre vie française.

C'est par centaines que nous comptons nos sociétés, associations, cercles et clubs. Ces organismes sont des foyers qui groupent leurs membres pour des fins diverses, mais où les nôtres parlent et discutent leurs intérêts en français. Depuis la modeste société de bienfaisance, qui fut le premier essai de groupement et d'action collective chez nous, les cercles dramatiques, les Alliances, les fédérations et ligues, les orphéons et sociétés musicales, les groupes de retraitants, les sociétés d'éducation ou d'histoire, les centres de jocisme, les scouts, les amicales et fraternités, les confréries et les congrégations et les nombreuses sociétés sportives de raquette, de dame etc., etc., tous les groupements entretiennent à des degrés différents une vie française et tout cela est du français, même si la qualité n'est pas toujours indiscutable.

Notre presse est venue appuyer ces efforts de survivance depuis les débuts, d'une façon admirable. Notre chère presse, comme nous voudrions la voir plus forte, plus prospère et plus rayonnante. Vous entendez bien que notre modeste Alliance de Journaux ne peut pas se payer le luxe d'un correspondant sur les fronts de la guerre !

Et pourtant, nous en avons salué des naissances et des trépas de journaux français chez nous. Plus de cinq cents, nous affirment les chroniqueurs, et avec les vôtres, c'est à se demander si le journalisme n'est pas une de nos maladies incurables. Je le voudrais bien car nous serions alors assurés de la pérennité de notre presse.

Avec la trentaine de nos journaux et publications nous réussissons à faire pénétrer du français en des milliers de nos foyers et cela est réconfortant. Il nous manque surtout des journalistes de carrière et bien que certains fassent belle figure, c'est toute une école qu'il nous faudrait pour fouetter et nourrir notre sens culturel. Notre presse étant la propriété de certains individus ou familles, il faudrait que nos directeurs-éditeurs soient pris de la passion de faire grand et de réussir, comme le font d'autres compatriotes engagés en diverses entreprises commerciales, puisqu'ils en vivent. Quelques-uns l'ont compris.

En tout cas, nous avons notre presse et bien que modeste, nous l'aimons quand même et nous lui reconnaissons de remarquables états de service. Chaque fois que nous voyons l'un de nos journaux plier les ailes, nous avons un serrement au cœur, car nous savons que c'est une sentinelle de moins sur les remparts. La guerre a multiplié les difficultés autour de nos journaux, mais nous espérons qu'ils sauront toujours continuer leur belle mission au milieu de nous,

car ils maintiennent chez nous le sentiment religieux et culturel et pour nous c'est un appui précieux. Plus que cela, nous espérons que certaines régions importantes qui n'ont pas encore leur journal trouveront moyen de l'établir et de le soutenir.

Il en est de même pour nos écrivains. Ils ne sont pas très nombreux et la plupart ont été formés chez vous. Pris par les besoins pressants de la vie, l'on comprend que nous n'ayions pas eu trop le temps de nous abandonner au maniement des idées. Mais le moment est venu de tenter un effort sérieux dans ce sens. Il semble que nous ne manquons pas d'étoffe. Il est temps de sortir de nos langes et de nos balbutiements. C'est une invitation pressante que nous adressons à la présente génération. Nos responsabilités intellectuelles sont très grandes et il nous faut les vivre sur les hauteurs de la pensée humaine.

* * *

Dans cette entreprise d'orientation intellectuelle, nos grandes sociétés nationales se sont imposé un rôle tutélaire très apprécié. En plus de favoriser et d'assurer la protection de leurs sociétaires, nos mutuelles, comme nous les appelons, contribuent largement au rayonnement de notre culture.

Il serait désolant pour nous, si nous devions admettre que tout l'avenir de notre survivance repose entièrement et uniquement sur elles. Mais à cause de leur solide structure financière, le nerf de la guerre, de leur pénétration dans tous les centres et de la sincérité et de l'action militante de la plupart de leurs officiers, elles sont devenues pour nous un facteur très utile, indispensable même.

Leurs caisses écolières, leurs bibliothèques, leurs bulletins et les appuis généreux et constants qu'elles

apportent à nos œuvres nous rendent d'inappréciables services. Les cent mille Franco-Américains qu'elles groupent sous leur bannière sont autant de compatriotes qui donnent des signes positifs d'intérêt à leur patrimoine et qui contribuent ainsi à intensifier notre volonté de vivre.

* * *

Dans toute cette gageure de vie franco-américaine, demanderez-vous, peut-être, y a-t-il un facteur économique appréciable ? Quel est notre sort sous le ciel économique du pays ?

Il est indiscutable que l'infime minorité que nous sommes, un million sur cent trente, ne peut pas peser trop sensiblement dans la balance économique d'un pays qui chiffre au milliard la plus modeste de ses prévisions budgétaires. Cependant, si nous voulions nous arrêter à quelques calculs, pour des descendants d'émigrés indigents, la valeur de nos avoirs est tout de même respectable, bien que nous ne soyons pas encore riches.

La valeur foncière de nos institutions religieuses, édifiées avec nos modestes oboles, églises, écoles, collèges, couvents, hôpitaux, refuges, asiles, s'élève à plus de cent millions, a-t-on établi. Nous pourrions aussi porter à près de vingt millions les argents qui constituent l'actif des grandes mutuelles opérant chez nous et à treize l'encaisse de la trentaine de nos caisses populaires. Et puis, après, comment établir et évaluer tout ce que détiennent les nôtres en immeubles, mobiliers, commerces, épargnes, etc., etc. ? Il faudrait encore ajouter des chiffres imposants. Tout cela veut simplement dire, sans vantardise, que sous la coupole de liberté qui abritait nos pères, nous, leurs descendants, avons continué l'effort et que nous nous

sommes convenablement installés, de plein pied, dans toutes les sphères de la vie américaine, tout en conservant l'étiquette catholique et française.

Et c'est ainsi que dans le domaine civique, bien que nous ne constituions pas de bloc séparé, nous profitons des privilèges que nous accorde notre titre de citoyens pour aspirer à tous les degrés de la vie publique. Nous ne refusons pas de briller sur les sommets, lorsque le nombre, la compétence et la faveur publique nous permettent de briguer les postes d'honneur : la magistrature, le parlement, la diplomatie et dans tous les départements de l'administration publique.

Il arrive parfois que certains des nôtres occupent des postes de commande sans trop nous représenter. Que voulez-vous ! C'est un procédé souvent employé par ceux qui distribuent les honneurs et les responsabilités de ne pas favoriser les trop fervents de notre survivance. Mais lorsque nous en avons la facilité nous savons choisir !

Aussi, sommes-nous très fiers de ces compatriotes intègres et distingués qui nous représentent dans la vie publique et qui font rejaillir beaucoup d'honneur sur tout notre groupe. "La meilleure forme de patriotisme, disait un jour l'un de vos grands évêques, c'est de devenir une supériorité". On ne saurait donc trop inviter nos compatriotes à poursuivre cette ascension qui leur permettra d'étaler dans toute sa beauté cet idéal plein de réalisme et de grandeur que nous chérissons avec un amour raisonné.

IV

Voilà donc pour l'actif. Le tableau est assez intéressant, vous en conviendrez, mais, comme vous, si

nous nous réjouissons dans ce que nous possédons, nous ne sommes pas sans déplorer ce que nous avons perdu. Dans toute lutte, il faut tenir compte des pertes et les plus beaux combats exigent souvent de lourds sacrifices. Nous voudrions bien fermer les yeux sur les ombres du tableau. Cette attitude ne serait pas sage, car pour guérir le malade, il est élémentaire de connaître son malaise ou sa faiblesse.

Non, tout n'a pas été rose et facile dans cet entêtement à survivre et toutes nos blessures ne sont pas encore cicatrisées. Parlons d'abord du terrible coulage qui nous ronge. Nous estimons avoir perdu peut-être la moitié de nos effectifs dans ce formidable enjeu. Et la preuve. Depuis 25 ans, nous n'avons guère augmenté notre nombre. Où donc est allé le million que nous avait fourni une natalité forte et normale ?

D'abord, il ne faut pas oublier que nous nous sommes établis librement dans un pays de langue et de mœurs anglaises où existait déjà un ordre de vie que nous ne pouvions pas changer et qui exigeait le nivellement total de toutes les énergies. En cela, nous ne pouvons blâmer ni les hommes ni les faits.

Ce ne fut que là où le nombre le permit que nous avons organisé, comme nous en avons le droit, notre formule particulière de vie, à côté d'un status existant. Alors, au cours des ans, par notre immixtion graduelle dans la vie américaine, les infiltrations ont accompli leur ravage. Car, songeons bien que partout nous vivons dans le climat assimilateur d'une civilisation étrangère à la nôtre et qui a droit de cité partout. A moins d'être fortement protégée sur tous les points, notre résistance subit fatalement des fléchissements.

Avec la pratique grandissante des unions mixtes, si fatale et désastreuse pour nos foyers, l'essaimage perpétuel dans tous les centres du pays où l'éparpillement rend quasi impossible toute tentative sérieuse de groupement, le déplacement et l'isolement des familles, le manque de fierté, l'indifférence, la démission inconsciente ou voulue chez un trop grand nombre de ceux que la fortune ou l'aisance favorisent, la pénétration contagieuse des mœurs et des habitudes du pays dans nos familles, l'absence de la lecture et de l'étude, le manque d'horizon et de sincérité de certains chefs et éducateurs, avec tout cela, nous avons permis une trouée lamentable dans nos rangs. Et le coulage continue!

Nos groupes de l'ouest mitoyen, ceux du centre jusqu'à la côte du Pacifique sont pratiquement perdus. Si après avoir exploré tout ce continent et y avoir semé partout la gloire, nos compatriotes de là-bas ont conservé quelques vestiges de vie française, si le français est encore un moyen de communication en certains endroits, le problème de la survivance n'existe plus comme préoccupation collective. C'est qu'on a cessé de lutter et pourtant nous avons, à un moment, des îlots imposants dans ces régions. D'aucuns ont voulu attribuer cette déchéance culturelle, hélas, à la démission du clergé.

* * *

Pour nous de la Nouvelle-Angleterre, qui formons le noyau franco-américain, avons-nous confiance en l'avenir? Des apôtres entêtés, et je veux en être, vous répondront, oui, assurément, nous avons confiance et nous vivrons.

Nous ne prétendons pas rallier tous les esprits à notre thèse. Il est impossible de faire l'unité, pas plus nous que les autres éléments, et tout peuple a ses transfuges, ses capitulards et ses arrivistes. De plus nous escomptons encore des pertes considérables surtout au lendemain de cette guerre qui bouscule tant de choses. Plus que cela, nous aurons des défections chez ceux qui devraient constituer notre élite. Mais sachez bien ceci, qu'il y a encore chez nous des cœurs nobles et déterminés qui ne cèderont jamais, non par fol entêtement, mais bien parce qu'ils ont conscience de porter en eux l'héritage sacré des ancêtres.

Peu importe les difficultés, les misères et les brimades des censeurs, il est absolument indiscutable, que si des nations et des gouvernements ont le privilège de risquer toute leur richesse et la vie même de millions d'être innocents pour conserver les lambeaux d'une suprématie économique ou politique, même au nom d'une civilisation où le Christ et son Église n'ont pas de place, des hommes libres et bien nés, respectueux des principes éternels de la Foi, de la vertu et de la charité divine, soucieux de remplir jalousement toutes leurs responsabilités civiques, désireux d'offrir même leur vie et leur sang pour la défense de la patrie, ces hommes là ont bien le droit aussi de défendre jalousement ces grands trésors d'humanisme chrétien qu'ils portent dans leur âme. Comme hier, aujourd'hui et demain, les faibles tomberont sur la route, les moins généreux gémiront, les intrigants trafiqueront, mais une race qui a fourni à ce continent de si beaux exemples de vaillance chrétienne a le droit d'espérer que la Providence lui

réserve encore de beaux triomphes de grandeur et la civilisation du nouveau monde ne s'en portera que mieux.

Parce que nous avons le courage de survivre, dans nos hérédités essentielles, nous voulons avoir la consolation de confier à la génération de la relève, les tâches inachevées, qui tomberont de nos mains, avec cette même assurance qu'eux aussi ne laisseront jamais pâlir sur leur front cette empreinte de grandeur qu'y avait incrustée la mystique de nos pères. Nous ferons taire ces lamentations et doléances qui cherchent toujours le repos dans les injustices des ennemis. Je n'ai jamais trouvé grande inspiration chez ces êtres qui aiment mieux gémir que de se livrer à l'action constructive. Nous ne pouvons demander aux étrangers d'accomplir notre devoir. Notre survivance est notre affaire à nous. Comme on l'a si bien dit, *“ nous ne l'achèterons et nous ne pouvons l'acheter qu'au prix d'une constante réaction de volonté, d'une longue, d'une perpétuelle tension d'héroïsme.”*

V

C'est pour continuer cette résistance avec une nouvelle vigueur et avec un courage sans cesse renouvelé que nous voulons maintenir avec Québec des relations encore plus étroites. Vous le sentez bien, vous les gardiens du patrimoine ancestral, comme nous avons besoin de nous appuyer sur le tronc nourricier. Que de services vous pouvez nous rendre !

Je le sais bien, il y a une école chez moi, qui croit pouvoir se suffire à elle-même et qui prétend se passer de cette collaboration si précieuse du Québec en s'appuyant uniquement sur des relations acadé-

miques avec la France. Mais, est-il possible que des gens sérieux puissent prendre une pareille attitude lorsque tous leurs liens de parenté et toutes leurs attaches historiques s'enracinent dans votre sol !

Pour souligner quelques-uns des soutiens que nous demandons à la vieille province de nos pères, disons que le plus réconfortant serait un intérêt encore plus sensible à nos problèmes. Vous constatez combien notre situation est difficile et combien il est important de nous inviter souvent à votre foyer puisque c'est, ici, près des cendres de vos aïeux, que nous pouvons encore nous entretenir le plus profitablement de nos espoirs.

N'oubliez pas que déjà deux générations de nos enfants connaissent à peine et n'ont jamais visité la terre de leurs ancêtres. Il faudrait que dès maintenant, des associations comme la vôtre, en collaboration avec nos chefs, organisent sérieusement des pèlerinages annuels qui permettraient à notre jeunesse de venir visiter les sanctuaires de notre histoire et prendre contact avec leurs petits frères du Québec.

Votre office du tourisme aurait aussi profit, il nous semble, à répandre une plus grande publicité dans notre presse pour attirer les nôtres vers votre province. Sans doute, l'annonce dans les grands journaux des États-Unis attire vers vous une clientèle plus aisée, mais songez que vos frères d'outre-frontière pourraient à leur tour contribuer largement à votre industrie touristique.

A ce propos, nous ne saurions trop applaudir à ce travail magnifique d'assainissement que vous poursuivez pour débarrasser vos belles campagnes de toutes les laideurs et affiches commerciales qui les

déparent. Nous voulons féliciter le Comité Permanent, qui, à la suite de votre gouvernement, répand à profusion cette étude si importante de l'abbé Tessier sur "*Les valeurs nationales et économiques du tourisme*", car ici à Québec, comme l'affirme l'auteur, vous n'avez pas le droit de sacrifier vos beautés historiques et naturelles pour devenir "des copies manquées d'Américains".

Et puis, il faut bien l'avouer, trop de nos compatriotes, habitués aux grands comforts de la vie moderne, ne savent pas qu'ici à Québec, depuis vingt-cinq ans, vous avez fait, dans tous les domaines, du chemin et que vous constituez comme on l'a dit avec raison "*le phare de la civilisation française en Amérique*". Il faut le leur apprendre. Ils n'ont de souvenance que de la vie misérable que menaient leurs grands parents au moment de l'émigration. Il y a lieu de faire disparaître ces préventions à l'aide d'une publicité intelligente et soutenue qui renseignerait nos populations et les inciterait à revenir souvent dans vos villes et vos villages. Pourquoi donc tant rechercher la présence des étrangers quand nous aurions tant de bien à nous faire les uns les autres!

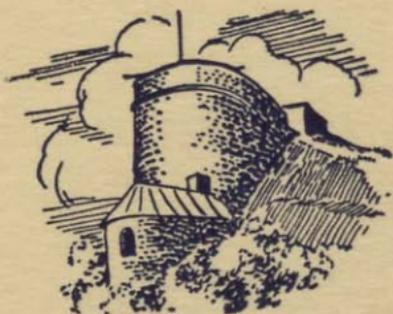
Au point de vue culturel, quels avantages n'avez-vous pas sur nous ! Avec vos universités françaises, vos instituts, vos académies et cercles intellectuels, avec vos professeurs éminents, vos savants et historiens, vos orateurs et écrivains remarquables, quelle influence vous pourriez exercer sur notre jeunesse. Nous sentons qu'il y a chez vous une supériorité intellectuelle que nous ne possédons pas et que nous aurions profit à fréquenter. Nous le savons, vos revues, vos journaux, vos associations intellectuelles et scientifiques sont toujours prêts à nous accueillir mais il faudrait qu'un effort soit

tenté pour forcer presque les nôtres à se joindre à vous, car n'est-ce pas par les sommets que nous devons songer à orienter les destinées communes de notre vie culturelle.

Un échange suivi de conférenciers contribuerait aussi puissamment à entretenir et à cimenter cette amitié qui devrait nous unir. Nous espérons bien que "*l'Institut Camille Roy*", inauguré par le Comité Permanent, ne tardera pas à établir ces contacts de l'esprit et du cœur qui nous seraient à tous si profitables. Comme vos frères des provinces minoritaires, nous Franco-Américains, avons une confiance souveraine dans la mission du Comité Permanent de la Survivance française en Amérique, parce que nous voyons dans cet important organisme un moyen souverain de réunir toutes les forces vives de la pensée française sur ce continent pour les mettre plus efficacement au service de notre rayonnement culturel. Et nous tous qui portons en nos cœurs cet incomparable héritage d'humanisme et de grandeur française, aimons à nous soutenir dans un commun effort de solidarité et d'affection. A l'heure même où le sang de nos héros coule avec tant de générosité et de vaillance pour nous conserver ce destin, remercions le ciel de nous avoir initiés à un si haut idéal et demandons-lui le courage et la vertu de garder toujours, sur les hauteurs de la sereine fidélité, ce patrimoine qui vous a donné, à vous du Québec, tant de consolations fécondes et à nous, des pénibles recommandations, tant de raisons de ne jamais abdiquer la Foi et la parlure de nos pères.

Plymouth, N. H., février 1944.





Des ateliers de L'ACTION CATHOLIQUE, Québec.

